

Bronfenbrenner (Urie). — *Two worlds of childhood : US and USSR*
(Deux mondes de l'enfance : les Etats-Unis et l'Union soviétique)
Guy Vincent

Citer ce document / Cite this document :

Vincent Guy. Bronfenbrenner (Urie). — *Two worlds of childhood : US and USSR* (Deux mondes de l'enfance : les Etats-Unis et l'Union soviétique). In: *Revue française de pédagogie*, volume 18, 1972. pp. 52-54;

https://www.persee.fr/doc/rfp_0556-7807_1972_num_18_1_2022_t1_0052_0000_2

Fichier pdf généré le 21/04/2018

BRONFENBRENNER (Urie). — **Two worlds of childhood : US and USSR** (Deux mondes de l'enfance : les Etats-Unis et l'Union soviétique). — New York, Russel Sage Foundation, 1970. — 23 cm, 190 p., pl., index.

Professeur de psychologie génétique et de psychologie sociale, conseiller du gouvernement fédéral américain en matière de politique de la jeunesse, l'auteur a fait plusieurs séjours en Union soviétique et a enseigné à l'Institut de Psychologie de Moscou. Il a pu ainsi conduire des études comparatives sur l'éducation, ou, plus généralement, le processus de socialisation dans les deux grandes nations ainsi que dans plusieurs pays européens. Les différences d'éducation entre les deux pays hautement industrialisés sont à ses yeux extrêmement importantes, car, au moins autant que le produit national brut ou le taux de criminalité, c'est l'attitude à l'égard de la nouvelle génération qui permet de prévoir la survie et la prospérité d'une nation.

Comment l'enfant soviétique est-il élevé ? Plusieurs séries d'observations et d'entretiens, l'analyse des manuels de puériculture et de pédagogie (dont l'audience est assez large et dont les préceptes sont observés, surtout dans les familles aisées) permettent de répondre à cette question. Le bébé russe a plus de contacts physiques avec la mère et les autres adultes que le bébé américain, et il a moins de possibilités d'initiative. La liberté du jeune enfant est limitée parce qu'il est hyper-protégé. La grande sollicitude des adultes à l'égard de l'enfant n'empêche pas que la première des vertus soit, en pratique et selon les théoriciens de l'Académie des sciences pédagogiques, l'obéissance. En obéissant l'enfant en viendra à se discipliner lui-même : pour parvenir à ce résultat, les châtiments corporels sont proscrits (on y recourt cependant encore dans les classes populaires) mais le libéralisme, la méthode dite des conséquences naturelles — laisser l'enfant toucher le samovar et se brûler — le sont tout autant : on doit toujours expliquer à l'enfant pourquoi il doit observer la conduite prescrite. Les parents peuvent toutefois aller jusqu'à retirer temporairement leur affection et montrer de la froideur à l'enfant désobéissant.

L'école observe le précepte de Makarenko : l'enfant doit être élevé dans le groupe, par le groupe et pour le groupe. La pédagogie officielle, dès le stade de la maternelle, met l'accent sur la coopération entre enfants (ce à quoi concourent toutes les activités, y compris la musique), sur la critique mutuelle, sur l'émulation entre groupes. Ici encore on assiste à une intériorisation progressive des normes adultes, qui aboutit à l'auto-discipline de la collectivité enfantine. Le jeune enfant,

conduit en grande cérémonie à l'école, éprouve pour l'institutrice un respect affectueux ; plus tard, chaque sous-groupe nomme un moniteur, qui évalue les conduites à la place du maître ; enfin les élèves en viennent à se critiquer eux-mêmes à la place du moniteur. Dans ces écoles où l'acquisition de la « moralité communiste » va de pair avec l'instruction, la sanction suprême est l'exclusion des Pionniers.

De nombreuses études et expérimentations de psychologie sociale, réalisées aux Etats-Unis, permettent de comprendre les résultats de cette éducation. Une relation affective étroite entre la mère et l'enfant engendre chez ce dernier la soumission ; dans les familles matriarcales, le jeune ne prend pas d'initiatives, mais se tourne vers les autres avant de prendre une décision. Or plusieurs facteurs sociaux font qu'en Union soviétique la structure des rôles familiaux est matriarcale ; la proportion d'institutrices par rapport aux instituteurs est plus grande encore qu'aux Etats-Unis ; enfin les chefs élus des groupes de jeunes sont souvent des filles. Quant aux conséquences de l'éducation en groupe, elles peuvent se mesurer par exemple grâce aux expériences de psychologie de la perception : pour identifier le plus long de deux segments de droite, le sujet suit d'autant plus, en dépit de son premier jugement, l'avis de la majorité qu'on a développé en lui un sentiment d'identification au groupe. Or c'est ce que vise l'émulation socialiste.

On ne saurait donc s'étonner que la pédagogie soviétique atteigne ses fins : produire des enfants qui se conforment aux normes adultes de la bonne conduite et s'efforcent d'y faire se conformer les autres au sein du groupe de pairs. Une enquête révèle que le jeune Soviétique est moins enclin aux conduites anti-sociales que les Américains, les Anglais et les Allemands de son âge. Une autre enquête, par questionnaire, réalisée en Suisse et en Union soviétique consistait à demander aux enfants comment ils réagiraient devant une faute commise par un camarade : 75 % des enfants russes (contre 33 % pour la Suisse) répondent qu'ils parleraient eux-mêmes à ce camarade, 11 % déclarent qu'ils en parleraient à un adulte (contre 39 % en Suisse), à peine 1 % (contre 20 % des enfants suisses) s'abstiendraient pour la raison que cela ne les regarde pas.

A qui trouverait cette éducation trop conformisante et trop uniformisante on pourrait répondre que les théoriciens soviétiques s'occupent actuellement d'assigner une autre fin au groupe : développer la personnalité originale de chaque membre, afin qu'il contribue aux changements et à l'invention scientifique, technologique, etc., nécessaires au progrès.

A ce processus de socialisation pour lequel il laisse percer son admiration, Bronfenbrenner oppose la « destruction » (« unmaking ») de l'enfant américain. Aux Etats-Unis, l'enfant n'est plus élevé par ses parents, et les autres institutions qui prennent en charge l'enfant n'acceptent pas de remplir un rôle proprement éducatif. L'une des causes historiques en est la séparation de l'Eglise et de l'Etat : l'école ne s'attache aux problèmes de conduite que s'ils interfèrent avec l'instruction. Il y a plus : la famille comme agent de socialisation perd de plus en plus d'importance (paradoxalement elle en a moins qu'en régime collectiviste). L'une des causes en est l'urbanisation : dans le monde stérilisé des nouveaux ensembles, l'enfant n'a plus tous ces parents, voisins et amis qui le surveillaient dans le village ou le quartier traditionnels. Le zoning urbain, la centralisation scolaire, le travail des femmes réduisent les contacts enfants-parents. Le temps passé devant la télévision, qui suscite des conduites anti-sociales et des comportements d'agressivité par le simple fait de montrer des spectacles de violence, est supérieur à celui passé à l'école. A toutes ces causes de délaissement de l'enfant s'ajoutent les théories pédagogiques libérales.

La ségrégation des groupes d'âge s'ajoute à celle des classes sociales, des races, et s'accroît : lorsque les Jones reçoivent les Smith, parents et enfants sont dans des

pièces distinctes ; lorsque les Smith vont jouer au golf, il y a désormais un parcours à part pour les jeunes. Ainsi le « groupe des pairs » aux Etats-Unis est séparé du monde adulte et en conflit avec lui, à l'inverse de ce qui se passe en Union soviétique. L'influence du groupe sur chaque membre est très grande (des analyses montrent que dans une école ou dans une classe les caractéristiques des autres élèves ont plus d'influence sur la réussite de l'enfant que la qualification du maître) et ses valeurs sont en opposition avec celles des adultes : pour ne citer qu'un exemple, la réussite scolaire est une valeur secondaire pour l'adolescent américain.

Si les adultes, conclut Bronfenbrenner, continuent à ne pas intervenir dans le monde des enfants, on peut s'attendre à un accroissement d'indifférence et d'hostilité de la part de la nouvelle génération dans toutes les couches sociales, indifférence et hostilité dont le phénomène hippies est la moindre manifestation.

Mais la science ne servirait de rien si elle ne permettait pas d'élaborer une politique de l'éducation. La recherche scientifique prouve la validité des principes que les Soviétiques pratiquent sans les avoir guère analysés jusqu'à présent : pour que l'enfant reçoive et intègre des modèles de conduite, il faut qu'il soit en relations fréquentes et durables avec des adultes et des jeunes plus âgés, — il faut que ceux-ci prêtent attention au détail de leurs comportements et les sanctionnent au lieu de regarder distraitemment l'ensemble. (Pour s'en tenir à l'éducation intellectuelle, on sait que l'impossibilité pour les parents de suivre en détail le travail scolaire est l'un des principaux handicaps que subissent les élèves de milieux défavorisés.)

A défaut de modifier la famille, dont les structures dépendent des autres institutions, il faut revoir l'organisation scolaire et para-scolaire. Un maître mal payé et mal considéré ne peut servir de modèle à l'enfant. Les enseignants ne doivent pas être recrutés seulement sur des critères intellectuels ; ils doivent être capables d'animer des groupes locaux péri-scolaires, qui réintégreraient dans le processus de socialisation les adultes, à commencer par les parents, et les aînés. Puisque l'on sait que l'apprentissage est facilité quand l'éducateur est semblable à l'enfant quant au milieu social, à la race et au sexe, il faudrait attirer vers la profession d'enseignant davantage d'hommes des groupes minoritaires et désavantagés. Enfin, selon l'exemple soviétique, il faudrait étendre et généraliser, dans l'école, la pratique des groupes hétérogènes du point de vue du sexe, de la race, de la classe sociale, et confier le plus possible de responsabilités aux élèves même très jeunes.

Telles sont quelques-unes des mesures politiques préconisées par l'auteur, soucieux de répondre à ce que nous pourrions appeler le défi russe. Elles ne manqueront pas d'intéresser les éducateurs et les responsables de la politique scolaire en France. Mais quel que soit l'intérêt des études, beaucoup trop rares, d'éducation comparée, on doit faire quelques réserves sur les fondements de celle-ci. Si en effet les expériences de psychologie sociale sont très largement utilisées, les prémisses qui fondent tout le raisonnement reposent sur une observation ethnographique quelque peu impressionniste ou sur les remarques de « bon sens » que peuvent faire un citoyen et un touriste éclairés. Ce n'est pas parce que cet Américain condamne ses concitoyens et admire les Russes que l'image qu'il nous présente des deux systèmes éducatifs n'est pas idéologique. Au demeurant, les problèmes fondamentaux que posent les relations entre les structures familiales et sociales d'une part, le développement de la personnalité de l'enfant d'autre part, ne sont guère soulevés. Lorsque Bronfenbrenner évoque le libéralisme pédagogique, l'absence du père, le matriarcat, le rôle éducatif de la famille soviétique, on ne peut s'empêcher de songer aux analyses qu'a pu faire W. Reich sur les fonctions économiques et politiques de la famille dans les sociétés capitalistes, ou sur la contre-révolution sexuelle en Union soviétique.

Guy VINCENT.